

OLIVER CÔTÉ, *Construire la nation au petit écran*, Québec, Septentrion, 2014, 446 pages

Claire Portelance

Volume 9, numéro 3, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78165ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Portelance, C. (2015). Compte rendu de [OLIVER CÔTÉ, *Construire la nation au petit écran*, Québec, Septentrion, 2014, 446 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(3), 16-16.

ÉMEUTE INVENTÉE

suite de la page 15

l'exécutif se retrouvera plus tard au cœur des 92 Résolutions et le souvenir amer du massacre du 21 mai résonnera longtemps durant les assemblées patriotes.

Outre le récit enlevé et le réquisitoire en règle mené contre un système de justice partial et corrompu, le principal intérêt du livre de Jackson est de poser le contexte d'une crise qui n'allait que s'envenimer jusqu'en 1837. Surtout, les protagonistes sont déjà tous là : George Moffat qui appelle l'armée à intervenir et qui orchestrera plus tard l'Acte d'Union, William Robertson, qui ordonne à l'armée de tirer et qui arrêtera plus tard des patriotes, Charles Richard Ogden qui gracie les officiers responsables, puis qui est aussitôt promu procureur général, condamnant plus tard douze patriotes à la pendaison. Ceux-là aussi sont là : les jeunes de Lorimier et La Fontaine, tous deux frôlés par les balles anglaises ce 21 mai, Côme-Séraphin Cherrier qui mène la poursuite contre

les officiers responsables, Denis-Benjamin Viger qui porte l'affaire en Angleterre et, bien sûr, Louis-Joseph Papineau qui suit, scandalisé, les travaux du grand jury et qui convoquera le comité de la Chambre.

Jackson a en somme raison de rappeler que « Pour les plus jeunes membres du parti, cette élection partielle a été une occasion de se faire les dents en politique » (p. 24), et de conclure que :

C'est l'incident qui les a convaincus de la nécessité d'une approche plus radicale dans leurs rapports avec les autorités britanniques. Le compte à rebours menant aux événements de 1837 et 1838 avait commencé (p. 301). ♦



OLIVER CÔTÉ

CONSTRUIRE LA NATION AU PETIT ÉCRAN

Québec, Septentrion, 2014, 446 pages.

L'ouvrage d'Oliver Côté est issu d'une thèse de doctorat et la rigueur scientifique y est de mise. Il aurait cependant dû être davantage synthétisé. Côté n'a en effet quasiment pas modifié sa thèse de doctorat, qu'on peut retrouver intégralement sur Érudit. Le livre s'adresse donc davantage à des chercheurs, des professeurs, des étudiants déjà interpellés par ce type d'analyse, mais moins à des lecteurs intéressés par la forme « essai ».

À partir d'une analyse détaillée des rapports entre équipes de production de la télé-série *Le Canada, une histoire populaire* (diffusée de 2000 à 2002) des sociétés CBC et Radio-Canada et des ouvrages des historiens, l'auteur décortique chaque émission pour dresser le récit, qu'il qualifie de mythique, de la construction de la nation canadienne – « *nation building* » – « des élites libérales anglo-canadiennes [majoritairement] ontariennes » (p. 14).

Cette télé-série de 17 épisodes, rappelons-le, fait suite au traumatisme post-référendaire de 1995 des fédéralistes canadiens. Il s'agit donc d'une réécriture du passé qui favorise le point de vue d'un Canada unitaire. À cet égard, Olivier Côté annonce dans son introduction que le récit historique de la télé-série présente deux types de discours : celui du « *Colony to Nation* » et celui de la dualité canadienne. Le premier type s'accorde avec le « statut de récit hégémonique » qui fixe l'interprétation « sur la marche progressive », voire linéaire de la création de l'État-nation. Quant au second, il « stipule la conciliation bonne-ententiste des intérêts divergents des deux principales communautés linguistiques canadiennes » (p. 20). Il en ressort un récit plutôt complaisant qui édulcore les luttes ou batailles entre Blancs et Amérindiens, entre Canadiens français et Canadien anglais, entre métis et Canadiens anglais.

Dans la première partie du livre, l'auteur remonte aux origines du projet, à la dynamique des relations entre les réalisateurs et l'équipe éditoriale, entre équipes de production des épisodes où, évidemment, plusieurs points de vue se confrontent et s'affrontent. Il y a même des mises à pied. On apprend, sans surprise, que la structure très hiérarchisée du travail donne les coudées franches au patron de l'équipe éditoriale, Mark Starowicz, un Canadien anglais. À cet égard, l'équipe journalistique francophone de Radio-Canada ne fait pas le poids dans son rapport avec l'équipe journalistique anglophone de CBC tant du point de vue du budget que de l'intégrité. Dans le contexte post-référendaire, les collègues anglophones doutent de sa neutralité politique (p. 58). Une autre partie fait état des luttes interprétatives entre historiens et journalistes et, encore là, c'est sans trop d'étonnement qu'on assiste à la victoire des journalistes sur les spécialistes du passé.

Mais les capsules (chapitres) de la deuxième partie où sont décrits les épisodes sont encore plus intéressantes. Par exemple, lors de l'épisode sur la Confédération canadienne, le scénario « exalte les qualités des pères fondateurs » (p. 85) tout en limitant la parole des personnages politiques qui s'y sont opposés, dont le célèbre Wilfrid Laurier qui est plutôt présen-

té « comme le chantre du multiculturalisme et du bonne-ententisme [des] concepteurs de la série » (p. 172). Autre exemple d'une conception édulcorée, voire simplifiée de l'histoire : la télé-série confère la conquête de l'Ouest canadien à la police montée et à la progression du chemin de fer. Ce qui est mis de l'avant, selon l'auteur, c'est la vision d'une unification du territoire par les colons blancs et bien que « les différentes versions du scénario de l'épisode manifestent une sympathie certaine à l'égard de la cause métisse, des Amérindiens et des colons blancs victimes des changements d'arpentage, elles ne remettent jamais totalement en cause la légitimité du dispositif colonial » (p. 87).

Ainsi vont les autres chapitres de la deuxième partie qui évoquent la trame historique de la construction du Canada à partir d'une conception libérale contemporaine axée sur le pluralisme culturel, comme « modèle du vivre-ensemble » (p. 113), de la dualité canadienne où Anglais et Français sont « unis dans un même destin » (p. 149), où sont insérés quelques passages obligés, dont celui de l'implication des femmes qui, selon l'auteur, est superficiel. Il serait fort intéressant de voir ou revoir les épisodes de la série, qui ne sont plus disponibles sur le NET, à la lumière de l'analyse dégalée par l'auteur.

De l'analyse esthétique de la télé-série (troisième partie), au rapport entre les acteurs (quatrième partie), l'auteur démontre que la télé-série est une véritable tentative de création de l'identité canadienne, mais sans profondeur. Sans cette profondeur, insiste-t-il en conclusion de la quatrième partie, le téléspectateur est comme un « aveugle, passager attentif aux instructions narratives » (p. 320). Ainsi, on évite de lui fournir les outils analytiques de la démarche historique qui lui permettraient de mettre à distance cette réalité historique formatée. C'est sur la réception des téléspectateurs qu'est consacrée la dernière (cinquième partie du livre) et, bien que 1,3 million de téléspectateurs du Canada anglais et 360 000 du Québec aient regardé les épisodes, l'analyse repose essentiellement sur 925 courriels envoyés au service de l'auditoire de la CBC/Radio-Canada. C'est en annexe que l'on retrouve les détails de cet échantillon qui explique, entre autres, la sous-représentation des internautes québécois (p. 431).

Il ressort dans cette dernière partie d'analyse que certains téléspectateurs des provinces de l'Atlantique et de l'Ouest s'opposent au récit hégémonique de la série, notamment parce que leurs commentaires s'incarnent dans des régionalismes affirmés. Mais c'est entre les deux majorités linguistiques, Canadiens anglophones et Québécois francophones qu'émergent deux discours qui s'opposent, les événements de l'histoire n'ayant pas le même sens ni la même référence identitaire.

Claire Portelance

Ph. D. Histoire, UQTR